

Quarante ans de progrès technologique : pas de regrets, ou presque

par Claude Bédard

Publié dans Circuit, numéro 100, été 2008

Je me souviens encore d'une époque reculée où des traducteurs écrivaient au stylo ou au crayon de plomb. D'autres, plus hardis, à la machine à écrire – mécanique, pas électrique; les *IBM Selectric*, machines de pointe et très chères, étaient réservées aux copistes professionnels. D'autres traducteurs utilisaient aussi le dictaphone – le seul de ces trois procédés encore en usage de nos jours.

Plus tard arrivent les machines de traitement de texte (*AES, Micom, Wang, Xerox*). Totalement hors de prix pour le traducteur, et bien sûr incompatibles entre elles. Des services commerciaux de conversion de disquettes (grandes et molles) sont d'ailleurs florissants à cette époque.

Tout ce temps, les traductions sont encore livrées au client sur papier.

Les micro-ordinateurs

Dans les années 1980, les micro-ordinateurs – moins coûteux et plus polyvalents – occupent peu à peu le terrain, sonnante le glas des machines précitées. Les premiers traducteurs à les utiliser doivent s'armer de patience, ne serait-ce que pour obtenir à l'écran des « caractères spéciaux » – un *e accent aigu*, par exemple. Quant à les imprimer...! Le *MacIntosh*, avec ses jeux de caractères beaucoup plus internationaux, est à cette époque la *Rolls Royce* des traducteurs : tu le tapes, tu le vois, tu l'imprimes.

Cela dit, le mouvement est amorcé : pour la première fois, le traducteur est autonome bureautiquement. Il peut commencer, terminer et imprimer lui-même sa traduction. Avec un outil qui pardonne les fautes de frappe et permet des recorections à l'infini.

Dans cette évolution, une autre étape : la traduction par écrasement. Le traducteur reçoit du client la version électronique du texte à traduire. Le défi consiste à avoir l'ordinateur et le logiciel compatibles. En revanche, plus besoin de recréer le formatage; il suffit de traduire à même le formatage existant, quitte à l'ajuster.

La révolution Internet

Au cours des années 1990, une innovation spectaculaire : Internet. Le courriel permet de recevoir et de livrer les textes en toute commodité. Quant au Web, il va s'enrichir avec les années pour devenir peu à peu l'incroyable encyclopédie qu'on connaît actuellement. Fini les visites à la bibliothèque... Dans la foulée, les banques de terminologie anglais-français (*Termium* et *Le grand dictionnaire terminologique*) continuent de se développer et, surtout, deviennent consultables en ligne. Pour les traducteurs indépendants, la vie change du tout au tout.

La mémoire de traduction

Cette même décennie amène aussi un outil nouveau : la « mémoire de traduction ». Après l'ancêtre *Alpnet* arrivent *TM2* et, surtout, *Trados* et *SDLX*. Des outils qui arrivent à point nommé, car de plus en plus, les nouveaux moyens électroniques stimulent la réutilisation et la republication des textes. Ainsi, le recyclage des traductions et la gestion des répétitions vont devenir peu à peu des compétences de base pour les traducteurs.

Avec des dérives d'un genre nouveau, d'ailleurs. Pour certains dossiers, si le « taux de recyclage » est au rendez-vous, la productivité brute peut être phénoménale. Mais cette productivité, qui en profite? Celui qui contrôle la mémoire de traduction. Si c'est le traducteur lui-même, il pourrait obtenir de son client une rémunération potentiellement indécente contre un travail essentiellement de recopie. À l'inverse, si c'est son donneur d'ouvrage, le traducteur reçoit un texte prétraduit « multicolore multitarifs », et devient une sorte de rafistoleur parfois sous-payé. C'est ce que j'appelle la STAO – la sous-traitance assistée par ordinateur.

Enfin, au cours de la décennie 2000, la capacité d'aligner des textes afin de les consulter en version bilingue se développe grandement. Les « bitextes » et autres ressources bilingues enrichissent ainsi immensément l'information consultable par les traducteurs.

Les machines à traduire

Mais la traduction automatique (TA) dans tout ça...? On allait presque l'oublier. Offerte commercialement depuis les années 1970, elle a pendant longtemps été mise en marché comme outil pour les traducteurs – auxquels elle promettait des emplois de « postéditeur ». Généralement décevante, elle a été boudée par les traducteurs. Or avec le développement d'Internet, les machines à traduire ont soudain vu s'ouvrir le marché du grand public (en particulier pour la traduction instantanée de pages Web), et leurs efforts de marketing se sont détournés des traducteurs. Chose curieuse, c'est sans doute la TA qui, de toutes les technologies, a eu le moins d'influence sur notre quotidien!

La traduction, toujours un art

Bilan? Généralement, notre sort s'est grandement amélioré. Deux grands atouts, le traitement de texte et Internet, ont fait énormément pour notre productivité au quotidien. Détail à noter, ces outils ne sont nullement spécialisés en traduction. En outre, tout cela est offert à peu de frais : les micro-ordinateurs se vendent aujourd'hui comme des grille-pain – dans les mêmes magasins d'ailleurs. Tout au long de cette période, les tarifs de traduction n'ont pas tellement monté, mais les gains de productivité ont permis à la rémunération de se maintenir.

Traducteur de la vieille école, je ne suis pourtant pas nostalgique des conditions de travail d'antan – sauf quand je considère les nouvelles réalités de la STAO. Si assistée par ordinateur qu'elle soit, la traduction demeure pour moi un art, dans le vieux sens du terme : un Métier. De nos jours on dit plutôt : une profession.